

XYZ. La revue de la nouvelle

Le temps se gonflait de vent

Louise de Gonzague Pelletier



Numéro 83, automne 2005

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, L. d. g. (2005). Le temps se gonflait de vent. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 17–22.

Le temps se gonflait de vent

Louise de gonzague Pelletier

Depuis si longtemps, j'espère m'approcher de mon père. Lui parler. Depuis si longtemps, je n'ose plus. M'exiler hors de ma ville natale et nier ses attentes ?

J'enseigne la couture dans un couvent. Les filles — plusieurs plus âgées que moi — m'écoutent religieusement. Mais je crache ce travail infernal.

Des questions troublantes m'envahissent. Je médite une retraite fermée pour Noël. Mon père me défend ce projet, mais je le soutiens violemment. Me libérer de l'emprise paternelle.

J'imagine la douceur de mon père, mais jamais il ne démontre cette vulnérabilité. Quand même, je crois à la fragilité de son visage.

Si j'entrais au Carmel ? M'apaiser. Remonter au Créateur dans une spirale vivante. La nature me calme. J'écoute le mouvement de la terre, ses entrailles, le bruissement des arbres, la chute des feuilles. Des pourpres, des mauves en saison dessinent parfois les traits de ma figure. Et la silhouette de mon père...

Noël approche. Toute ma vie s'accroche à cette retraite fermée. Mon père n'accepte pas ma décision de partir au loin. Je le brave, lionne aux griffes déployées.

Fêtes joyeuses aux pains frais, aux soupes claires. Les sapins embaument l'air.

Je déchire une entraille quelque part et je désire vivre. Naître et faire souffrir. J'écorche un corps.

Un bon matin, je sonne au monastère afin d'y rencontrer un homme de Dieu, de discuter d'aspirations éternelles. Le lendemain, des fromages de brebis et de chèvres trônent sur la petite table monastique. Je déjeune avec le moine.

La vie colore ma petite ville natale parce que je reçois une lettre provenant d'une abbaye. Une personne s'intéresse à moi, me ressuscite en quelque sorte. Sans le savoir, je cherche désespérément mon père. J'accours vers tous les hommes de douceur et d'affection.

Le moine m'expédie de nombreux livres. Je découvre des merveilles au royaume de la terre. Platon, Aristote me ravissent. Je m'éveille au Moyen Âge. J'envoie des lettres touchantes à l'homme de Dieu et enseigne de manière plus décontractée. Ainsi, je conserve la grâce d'état.

Les filles de ma petite ville préparent leurs trousseaux et rangent, dans leurs coffres de chênes, nappes de dentelle et serviettes brodées à la main.

Mon père ouvre les lettres monacales. Le religieux m'invite à vivre dans le grand Montréal. Ne désirais-je pas poursuivre des études ?

L'inquiétude change les traits de mon père. Ses tressaillements intenses. Toute ma chambre passe à l'inspection. Le curé de ma paroisse examine mes gros volumes. On me contraint à un horaire sévère. Pas grave. J'ai déjà été pensionnaire.

Mon cœur s'affole. Je regarde mon père taciturne. «Montréal, lieu de perte», pense-t-il. L'homme de Dieu m'influence. Les scandales persistent. Je ne déroge pas à mon opiniâtreté. Pour apaiser les tourments, je jure d'habiter chez une tante.

J'obtiens un travail dans un hôpital, uniquement par correspondance. Pas grave si j'examine les armoires et commande des boîtes de conserve et autres denrées pour les malades. Ma motivation est telle pour apprendre ! Je ruisselle ainsi qu'un soleil antillais. Mais mes goffres d'âme... Il est vrai. La vie et l'ingratitude s'emmêlent. Je sème l'effroi. Je sais. Je suis une fille d'âge mineur.

Je marche, lentement, avec mon père, à destination de la gare. L'air est lourd. Le silence effroyable de mon père... Son mutisme augmente mon inquiétude. J'essaie de chasser cette angoisse insupportable. Mon père demeure toujours muet. «Je vais à Montréal pour étudier.» Mes paroles demeurent sans réponse. Ô cette envie éperdue ! Entendre un seul son de sa gorge, un seul soupir ! Je cache mes mains tremblantes sous le poids des bagages. Ce froid cruel me brise. Je trébuche avec ma peine. Une monodie insolite pointe au ciel. J'essaie de repousser une tristesse sans

nom. Mon regard se noie dans le regret, déjà. Et cet avenir qui m'appelle dans l'incertitude obscurcie par la peine causée. C'est une marche infernale. Mon père se tient impassible. Jusqu'à la gare. Jusqu'à l'arrivée du train. Jusqu'au départ.

Je vis, enfiévrée. Personne au monde ne sait cette gare, cet écorchement. Je revois le visage de mon père, ses yeux explorés.

Ô MON PÈRE !

Ton souvenir me brise. L'écrasante douleur de ton épouvantable silence...

Je ris pour taire mon obsession. Je danse. Ton regard émacié me revient, gangrène infecte. Ne pas peiner et vivre ? Je cache ma torture, mon âme éraflée. Meurtrissures et désolations qui me rongent.

Les bois de l'homme de Dieu m'abritent pendant des nuits. Un soir, je m'é gare. Un affolement indicible me troue le corps. Ces longues ombres. Les bruits prennent l'allure de spectres, d'animaux sauvages inconnus. Je marche, crispée. Des heures, des heures. Et, soudain, le délire de la joie. Un cours d'eau ! Je reverrai l'homme aux chants liturgiques.

J'aime l'homme de Dieu comme un père.

Ma tendresse repose sur des épaules d'hommes. Instants exclusifs.

L'homme de Dieu me chante la nature par ses noms scientifiques. Je la chantonne de manière poétique. Fins de semaine monastiques où je compte les étoiles, apprends les Ourses. Je contemple des levants féroces où le soleil dore les arbres par sa forte lumière. Mon sac de couchage se compose de branches, d'aiguilles de sapin et d'épinette. Des lianes fleuries me protègent. Le bois se couvre de ramures belles et vertes, dessine des bâches sur mon corps.

J'entre au cloître des saisons chaudes. Des notes grégoriennes me tapissent. L'homme de Dieu chante les matines avec d'autres clamant des mélodies aux clés de *do*.

Mais... L'angoisse me presse. Araignée prise dans des toiles hiératiques. Je me réfugie dans un sanctuaire. Je m'accroche à un coin de prières.

Dans cette vaste bibliothèque universitaire, je demeure au stade de l'étonnement. Ces écrits de Plotin, de Boèce. Rien ne se termine et tout recommence.

Et ma peine rôde. Même si les jours se grisent d'ocre. Même si je flâne dans ces petits bistrots enfumés à entendre des littéraires.

Je souffre et n'ose pas encore aller voir mon père. Ma crainte ! Lui donner cette certitude de rester dans sa maison, le briser ? Ses projets innombrables. Je rédige une lettre à son nom, mais ne l'expédie pas. « Nous sommes loin, mon père, loin d'une génération. Vous vous sentez trop responsable de vos enfants qui grandissent. Vous vous tourmentez. Tout cela reste pris dans votre cœur comme dans un étau. Nos routes dévient. Je veux être une enragée de la vie, éclore. Cette force, mon père, pour m'approcher de vous, me manque encore. Je pleure. Peut-être sanglotez-vous aussi ? Je sais, vous ne l'exprimerez pas. Sachez que je vous aime. »

Resplendissant matin de juillet. Une farandole d'oiseaux survole la terre.

Son lugubre du téléphone. Mon père est malade. Je quitte Montréal. Des phrases terribles me montent au cœur, des mots d'enfant perturbée, des mots d'angoisse.

L'autobus serpente sur le chemin de l'hôpital. Descendre du car ? Voir mon père, seule ? Une peur incontrôlable me tenaille, remonte sans zigzag. Mon père souffrira si je ne lui affirme pas que je demeurerai avec lui. Je flancherai. Je continue vers la maison paternelle et repars aussitôt en direction de l'hôpital. Ma mère et l'un de mes frères m'accompagnent.

Je marche dans un long corridor ciré. J'ouvre la porte de la chambre où dort mon père, probablement. Il a les yeux fermés. Je me colle à lui, l'embrasse comme un délire pour la première fois de ma vie.

MON PÈRE EST MORT.

Ses joues sont si chaudes encore. Des oiseaux turlutent à l'extérieur. Des gens rient. Et je pleure.

Un écho me chavire la tête. « Elle a fait mourir son père. » Les gens de ma petite ville me montrent tous du doigt. Le curé

laisse échapper, de ses pieuses lèvres, un sacrilège : « Ah ! C'est elle ! » Je suis l'arrêt de vie. La culpabilité et la peine me ternissent. J'étouffe, vivante.

Les hommes d'affaires apparaissent dans l'espoir de gagner quelques dollars. L'on s'écrie : « Des lys blancs du premier ministre ! » Tous ignorent ma détresse.

La douleur gruge mes os. J'entre dans la fosse avec le défunt. Je suis réellement une morte, mais une morte qui marche.

Tous les oiseaux quittent le ciel. Il pleut.

Mon visage se dessèche. Rien ne m'apaise. Je rampe dans les rues étroites de ma petite ville. Ne me restera-t-il que des interstices de joie afin de survivre ? Est-il possible d'avoir cette brèche si aiguë au cœur ? Un boqueteau de détresse se répand. Je suis un bac de misères. Une petite fille si triste, tout habillée de noir.

Je retourne chez ma mère afin de ne pas la faire mourir, elle aussi.

J'essaie de me gâter avec un morceau d'iode du Saint-Laurent, respire le fleuve, l'enfile dans mes poumons. Accompagnée de pêcheurs de morue, je m'arrête aux petites îles qui surgissent au beau milieu de l'eau. Ce sont des jours où j'essaie de respirer dans la quiétude.

Mais le désarroi ne me quitte plus.

Ô MON PÈRE !

Un chirurgien m'enlève d'énormes kystes qui obstruent ma vue. S'il opérât, plutôt, la morbide démence qui creuse ma vie dans un abîme sans lumière ?

Dans la rue, je récite, à voix haute, des poèmes de Rimbaud et d'Apollinaire afin de m'ensorceler. Recommence pour le seul plaisir de la rime. Je suis comme une folle désertant un asile.

Je maudis l'homme de Dieu. Des conifères et des montagnes nous séparent. Et mon père...

La mort m'enserme, pieuvre qui s'enroule. Un col romain m'étouffe.

Une douceur se répand, enfin, dans le soleil couchant. Et dans le sapin bleu, la fleur éclôt près du bosquet sauvage. Je

dépose des pétales enivrants dans un verre de cristal, mais je demeure la même. Perdue dans une saison austère. Il arrive que mon corps s'immobilise, glacé comme la mort.

J'étudie dans une autre grande ville. Ma vie se cloître dans l'anatomie. J'adore. Et le chagrin demeure.

J'essaie de faire la fête sur une plage américaine. Les vagues sautillent. Des vents légers s'ébranlent. Un bleu infini s'étend. Oublier...

Je nage dans une profonde inconscience. Comment raconter une sueur, une mort ? Se permettre de telles douleurs ?

MON PÈRE EST PARTI POUR TOUJOURS.

Dans mon petit village, j'exerce la médecine. Des bruits de grêlons claironnent dans les broussailles. La vie s'étale, aube orange. Depuis quarante ans, je dépose des glaïeuls au cimetière. Depuis si longtemps, mon père dort dans la semence. Hier, je priais sur sa tombe. Et le temps se gonflait de vent.